

« A la première volée de traits que les gardes envoyèrent, ils blessèrent Johnie au genou. Alors le septième garde s'écria : — Une seule flèche encore le fera mourir.

« Johnie appuya son dos sur un chêne, son pied sur une pierre et il tua les sept gardes de la forêt, hors un seul.

« Mais il lui brisa trois côtes et la clavicule, puis il le mit en double sur un coursier, et lui dit de porter de ses nouvelles à la maison.

« — Oh ! n'est-il pas ici quelque doux oiseau qui veuille chanter mes paroles, voler vers ma mère et lui dire de secourir Johnie.

« Un sansonnet vola vers la fenêtre de sa mère, il commença à chanter et siffler, et toujours le refrain de son chant était : — Johnie tarde longtemps.

« Ils prirent une branche de noisetier, une branche de prunier sauvage et vinrent en grand nombre pour emporter Johnie.

« Alors sa vieille mère fut inondée de larmes. — Ah ! je vous avais conjuré, mon fils Johnie, de ne point aller à la chasse.

« J'ai souvent apporté à Breadisle de grandes richesses, mais je n'y revins jamais si triste en apportant un tel trésor.

« Puisse le vieux paysan mourir d'une mort fatale ! Un jour il recevra la récompense au haut de l'arbre le plus élevé des bords du Merriemass.

« L'arc de Johnie est brisé maintenant, ses chiens fidèles sont tués ; son corps repose dans Durrisdeer, et sa chasse est finie. »



A UN ENFANT FATIGUÉ D'AVOIR JOUÉ.

PAR M. P. WILLIS, POÈTE AMÉRICAIN.

Tu as bien joué, et te voici las. Qu'as-tu donc fait pendant le jour entier ? Tous les êtres ont accompli leur destin de la journée : les oiseaux se taisent ; l'abeille ne murmure plus ; le soleil glisse en se perdant au sommet de l'arbre, au sommet du clocher ; la colombe à fui sous son ombrage protecteur ; les feuilles épaisses cachent les nids qu'elles abritent ; voici le crépuscule. Enfant, qu'as-tu fait de ta journée ?

Que vas-tu dire à ta mère, quand tu reviendras près d'elle ? Ce que ta petite voix lui avait promis le matin, l'as-tu fait ? As-tu pardonné ? Ton camarade a-t-il reçu de toi d'heureuses et douces paroles ?

Va, une soirée arrivera, la soirée du grand jour : tu seras las encore, mais non d'avoir trop joué ! Ton corps pliera, tes yeux se fermeront comme aujourd'hui. Tu diras : — Pourquoi l'ombre est-elle si lente à se répandre ? Je voudrais, je voudrais dormir ! — Dieu veuille qu'alors ton front soit pur comme aujourd'hui, pur de péché et de honte ! Quel compte auras-tu

à rendre de ta journée, la journée de ta vie ? Si ta main s'est ouverte, si ton cœur s'est livré à la pitié ; si la pénitence a mortifié ton âme, et que les éloquentes voix de la nature t'aient révélé leurs saints mystères ; si ta sympathie s'est associée à ce qui est humble, à ce qui est grand, — ces souvenirs, enfant, calmeront ta lassitude, ces souvenirs auront pour toi des charmes ; tu verras la nuit venir, et tu ne trembleras pas, et, paisible comme aujourd'hui, tu t'endormiras sur le sein maternel.



BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES. — Que le jeune homme, oubliant les frivolités de son âge, fréquente ces asiles où les lumières éparses rassemblent dans un foyer commun, où sans cesse il pourra converser avec les grands génies de tous les pays, de tous les âges ! Près d'eux, l'art trouve toujours des modèles ; le goût, des leçons ; la vertu, des exemples : car périssent les talents qui n'ont pas la vertu pour appui !... La patrie repousse ces hommes qui étudient uniquement pour briller et satisfaire leur orgueil ; elle n'avoue pour ses enfants que ceux qui s'occupent sans cesse à devenir meilleurs pour la mieux servir.

GRÉGOIRE.



Quand vos yeux, en naissant, s'ouvraient à la lumière, Chacun vous souriait, mon fils, et vous pleuriez. Faites si bien qu'un jour, à votre heure dernière, Chacun verse des pleurs, et que vous souriez.

Ancien quatrain.



RÉFLEXIONS ET PENSÉES.

DE NOS AMIS DANS LA VIE FUTURE. — Si nous avons eu la sagesse de ne voter nos affections qu'à des personnes dignes de cette prédilection par l'harmonie de leurs sentiments avec les nôtres, notre destinée, indissolublement unie à celle de ces êtres chéris par l'effet de cette conformité, ne court aucun risque d'en être violemment distrait par une scission éternelle : en mourant avant nos amis, nous ne faisons que les précéder, nous ne les perdons pas ; nous nous éloignons de la terre avec la certitude d'aller rejoindre les amis déjà disparus, et l'espérance d'être bientôt rejoints par tous ceux dont nous avons fait choix pour cette sainte et impérissable parenté. Rien n'est vraiment bon sur la terre qui ne soit immortel comme nous-mêmes. Sachons donc, après avoir vécu avec honneur, mourir avec joie ; n'essayons point de nous cramponner à toute force à la vie quand nous sentons qu'elle ne peut plus être utile ni à notre perfectionnement ni à celui des autres ; car c'est là ce qui cause tant de vieillesse misérables et de morts honteuses ; ne nous attachons pas outre mesure à notre corps ni à tous ces autres biens matériels qui pèsent vers la terre et dont l'âme ne saurait rien emporter dans son céleste voyage : car c'est là ce qui attache sur le chevet des mourants tant de désolations et de regrets.

Soyons prudents dans nos amitiés, et ne contractons d'amitiés sérieuses que pour ceux que nous savons capables de demeurer fidèles à notre mémoire, et de nous suivre un jour au-delà des abîmes. C'est ainsi que nous sauverons toute tristesse de notre lit funéraire, et que, malgré l'obscurité qui couvre l'horizon au-delà du tombeau, nous nous